

Bombe à Milan !

par Maurice JOYEUX

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, les bacheliers n'ont jamais été plus de quelques milliers. A eux seuls pourtant, face à l'absolutisme le plus compact du temps, ils ont prétendu libérer et, provisoirement, ont contribué en effet à libérer quarante millions de moujiks. La presque totalité d'entre eux ont payé cette liberté par le suicide, l'exécution, le bagne ou la folie. L'histoire entière du terrorisme russe peut se résumer à la lutte d'une poignée d'intellectuels contre la tyrannie en présence d'un peuple silencieux.

Albert CAMUS

L'Homme révolté (Le terrorisme individuel)

A la suite d'une série d'attentats, qui n'eurent qu'une incidence minime sur le développement des événements politiques du pays, la rédaction de « La Rue » avait été amenée à donner son opinion dans un éditorial de notre revue. La bombe de Milan et les répercussions profondes qu'elle aura sur les foules nous oblige aujourd'hui à traiter sur le fond le problème du terrorisme et des terroristes et de leurs rapports avec l'anarchie.

Quatorze morts, une centaine de blessés ! Bilan lourd qui ne manquera pas de soulever une émotion considérable parmi les populations qu'on aurait pu croire blasées par les millions d'êtres exterminés au cours de ce siècle qui restera celui du gigantisme en tout genre y compris celui d'assassiner les hommes. Emotion qu'amplifieront la justice et la presse en désignant comme coupable de l'acte terroriste, l'anarchie. Ce qui constituera l'association de l'acte avec le sujet le plus susceptible de soulever la réprobation universelle et de faire oublier ce qui auparavant divisait les hommes. Fusion de deux termes qui dans l'histoire ont le privilège d'unir toutes les classes de la société contre ce qui fut considéré au même titre que la peste.

Le terrorisme naît avec la société. Aussi loin qu'elles remontent, on trouve dans l'histoire ou dans la légende le terrorisme. Lorsque pour se justifier l'homme invente des dieux, le terrorisme sera leur apanage.

Le terrorisme tue indifféremment les hommes mais c'est dans le réglicide qu'il prend son plus haut sommet. Car en tuant l'homme, il ne veut pas simplement tuer l'idée mais également l'avilir et c'est justement lorsqu'il enserme d'artifices légaux la tête d'un roi qui roule dans le panier qu'il atteint son plus haut sommet. Cependant, dit Albert Camus dans « L'Homme révolté » et je cite de mémoire, « Le terrorisme échoue en ce sens que l'idée demeure et que tuer des hommes oblige à tuer toujours sans aucun espoir d'atteindre l'idée ».

Jusqu'au milieu du siècle dernier ce fut la loi divine ou humaine, qui servit de justification au terroriste. Le terrorisme restait alors, à l'intérieur du cercle magique qui tenait la société dans ses rêts. On tuait un roi ou on tuait un prêtre non pas parce qu'on ne voulait plus de roi ou de prêtre, mais parce

que ceux-ci avilissaient la majesté que la société leur conférait. Et le terrorisme se drapait dans un bon droit dans lequel le spectateur reconnaissait quelques-unes de ces valeurs spirituelles qui fortifiaient sa démarche. On tuait un mauvais prêtre pour le remplacer par un bon et ce n'était pas le prêtre qui était mis en question mais la figure qu'il donnait au public de son ministère, on tuait le tyran pour que l'autorité soit exercée de manière différente. Le pari du terroriste était un pari entre le bien et le mal, tels qu'ils étaient définis dans la société et une fraction de cette société se reconnaissait dans le meurtre. Le terrorisme ne remettait pas en cause des principes mais les hommes qui à son goût les appliquaient mal ou ne les appliquaient pas. Ravallac ou Felton rejoignaient la cohorte des parricides, des régicides, des déicides qui arrachent leur masque aux mauvais dieux, mais qui, en fin de compte, œuvrent pour un dieu à leur image. Le terrorisme n'est pas alors négation, mais justification d'un ordre, affirmation de la détérioration d'un principe qu'il s'agissait de sauvegarder même dans le sang.

Puis le nihilisme vint, bouleversant profondément les lois fondamentales qui inscrivait le terrorisme à l'intérieur du cercle. Le nihilisme nie tout. Proudhon va décréter que Dieu est le mal, faisant écho à Bielinzky qui proclame « La négation est mon Dieu comme la réalité naguère » et Bakounine ajoute « La passion de la destruction est une passion créatrice ». Cette fois-ci c'est l'anarchie et avec l'anarchie tout allait changer. Les anarchistes niaient le bien et le mal, qui dans le cadre de la société n'étaient rien d'autre qu'une convention destinée à assurer sa pérennité. L'homme était le produit de cette société et à travers l'homme à abattre ce n'était plus une méthode, un système d'organisation des classes et de leurs rapports dans une société donnée qui étaient visés mais la société elle-même. L'adversaire n'était plus seulement le roi ou le prêtre, même si on abattait d'abord le roi ou le prêtre, mais tout ce qui à l'intérieur de la société prenait le roi ou le prêtre comme symbole. L'adversaire était tous ceux qui jouissaient des privilèges de toutes sortes, sous quelque forme que ce soit et ceux qui se faisaient les valets de cette société, quelles que soient leurs conditions économiques ou morales d'existence.

L'anarchie fit peur ! L'anarchie fait encore peur ! Peur inexplicable, indiscernable, déraisonnable ! Peur à l'état pur qui n'existe que par elle-même et qui ne sollicite ni explication ni justification.

La bombe d'Hiroshima a fait cent quarante mille morts, là-bas, au loin, dans des conditions définies par la règle du jeu qui pousse périodiquement l'humanité vers ce ballet macabre que sont les guerres ! La bombe de l'anarchiste s'inscrit dans un contexte différent. Entre la victime et le coupable un lien charnel s'établit. Dans les vingt premières pages de « la Condition humaine » André Malraux nous a bien décrit cette espèce de complicité qui les unit. Entre eux tout intermédiaire est banni et l'un et l'autre le savent ! Et c'est justement de cette certitude de leur contact intime, sans aucun intermédiaire de caractère idéologique ou politique, de cette absence de coussin social destiné à amortir le heurt, qu'est née cette peur panique d'une société qui a mauvaise conscience, peur panique que le meurtre classique, traditionnel, dans les règles édictées par les « civilisations » (sic) n'atteindra jamais. Et la victime comme le coupable le savent.

Contrairement à ce que certains croient, l'attentat anarchiste ne désagrègera pas la société, mais au contraire l'unira contre un danger qui concerne toutes ses fractions disparates et opposées de son corps. Le terrorisme est donc un acte gratuit lorsqu'il se réclame de l'anarchie. Il peut être la satisfaction d'un sentiment intime de justice ou acte utilitaire et trouver ainsi une justification de caractère individuel. Il n'est en aucun cas un moyen collectif de pression. C'est tout naturellement lorsque le terrorisme déferle à l'intérieur et contre

le cercle de famille que ceux auxquels on a conféré ou qui se sont arrogé le droit de veiller sur elle refont l'unité indispensable de la société en choisissant le coupable à l'extérieur car c'est seulement s'il lui est extérieur qu'il peut res-souder la majorité de cette société avec son opposition intérieure. Et c'est ce qui explique le réflexe profond de cette société d'associer étroitement et spontanément le terrorisme et l'anarchie.

Ce n'est pas toujours possible, ce n'est pas toujours facile et en fin de compte cela dépend de la forme que prend le terrorisme.

Il existe plusieurs formes de terrorisme, qui situent à la fois celui qui jette la bombe et ceux qui en sont les victimes.

Le terrorisme le plus simple, le plus logique, celui qui va de soi pour peu que la conjoncture s'y prête, c'est le terrorisme utilitaire. Pour lui les beaux mouvements d'âmes ne sont pas de saison. Il est essentiellement un moyen d'une organisation solidement structurée aux buts précis, à la conscience sereine. Le bon droit n'est plus alors un problème de conscience, avec ce que cela suppose de torture intellectuelle. Le but a été défini par la doctrine. Ce but il faut l'atteindre car il est la raison et la justification de l'organisation. Un homme sur l'échiquier politique gêne ! Il faut l'abattre, on l'abattra. Le moyen comme l'éclat que revêtira ce travail d'ouvrier consciencieux est sans importance. L'homme n'est rien d'autre qu'un pion et il faut libérer la case. La plupart du temps l'organisation ne revendiquera pas le meurtre, voire le désavouera. Il ne s'agit pas ici de spectacle mais de faire avancer les choses. Ce terrorisme n'exige aucun sacrifice de la part de ceux qui s'y livrent. Et dans « la Condition humaine » Vologouine reprochera violemment à Tchen le plaisir qu'il prend à l'acte terroriste.

Le terrorisme d'organisation n'a rien de romanesque et c'est la société qui se sent touchée dans ses œuvres vives qui fera le spectacle, désignera souvent sans preuves les coupables pour des raisons que j'ai expliquées et qui tendent plus à faire son unité qu'à les atteindre. La « Volonté du Peuple », la section terroriste du Parti socialiste révolutionnaire russe, des groupes anarchistes espagnols, tous sous l'influence plus ou moins directe de Bakounine, mais également des organisations d'extrême droite et tout dernièrement, en France, des organisations terroristes de jeunes officiers pendant la guerre d'Algérie ont été le type, avec des nuances bien sûr, des organisations terroristes utilitaires. On abat un chef de police qui gêne, on fait disparaître un témoin, on pille une banque. Parfois l'action dépasse le but et son éclat involontaire peut lui donner une autre dimension, mais alors l'organisation la niera ou fera en sorte de la ramener à ses proportions véritables ; de toute façon ce terrorisme-là nécessite la clandestinité. C'est le terrorisme de l'ombre qui, en dehors des motivations bien sûr, n'est pas sans similitude avec un autre terrorisme, le terrorisme d'Etat employé à travers les réseaux multiples d'espionnage qui quadrillent le monde et qui jouissent aujourd'hui d'une vogue malsaine auprès des lecteurs de romans feuilletons.

Le terrorisme utilitaire peut prendre un autre aspect. Sa démarche, bien qu'il soit également terrorisme d'organisation, est bien différente. Il ne s'agit plus là de tuer un homme mais de tuer un principe que cet homme représente avec plus d'intensité. Là, la victime par elle-même ne compte pas, le meurtre est sans importance. Le but c'est l'éclat, le spectacle, la preuve. Le roi est le représentant de Dieu sur la terre, dit Saint-Just. On atteindra Dieu en coupant la tête au roi ! Il s'agit souvent d'un terrorisme de famille qui reflète des luttes d'une société qui n'est pas niée en elle-même, mais dans ses formes. On assiste alors souvent à ce spectacle d'une organisation fractionnelle de cette société qui revendique le crime alors que la société contre toute évidence persiste à le mettre au compte de l'anarchie. Il est vrai que les anarchistes

ont souvent touché à la tête des rois ou des tyrans. Mais alors ils ont revendiqué l'acte. La victime est assimilée à l'état de fait. C'est tout le principe de l'inviolabilité du symbole qui est remis en cause. Lorsque l'anarchie ne revendique pas le régicide ou le déicide, l'accusation est suspecte et sa persistance est le symbole de la tension des luttes de clans à l'intérieur de la société de classes, luttes qui n'ont pas pour but la suppression de cette société, en un mot la révolution sociale, mais les avantages que cette société procure à ses classes dirigeantes.

Mais en dehors et à côté il existe une autre sorte de terrorisme, c'est le terrorisme passionnel. Il est le jaillissement suprême de la révolte à l'état pur et il est anéantissement de l'être qui nie la totalité à commencer par lui-même. Souvent on arrête ce terroriste sans qu'il songe à s'enfuir, à se défendre, car la bombe n'est qu'une partie de l'acte dont la suite consiste à se justifier devant la société réunie pour l'entendre et le condamner. A ce point-là l'affaire est complexe. Entre ces deux périodes du paroxysme, la bombe et sa justification, il existe un point mort, un vide que connaissent bien tous ceux que la lutte révolutionnaire a poussés au paroxysme et dont la « Confession » de Bakounine est l'illustration la plus probante. La clameur de la foule excitée par la peur perce la muraille et vient toucher la conscience. C'est le dialogue des « Justes » de Camus. Pour ce terrorisme-là la foule est coupable car elle accepte et en acceptant elle justifie le meurtre quelle que soit sa dimension. Écoutons Emile Henry qui fut l'expression la plus intransigeante du terrorisme passionnel. « Nous devons nous attaquer non seulement aux bourgeois... mais encore à tous ceux qui sont satisfaits de l'ordre actuel, qui applaudissent aux actes du gouvernement et se font ses complices, ces employés à trois cents ou à cinq cent francs par mois, qui haïssent le peuple plus encore que les gros bourgeois, cette masse bête et prétentieuse qui se range toujours du côté du plus fort, clientèle ordinaire du Terminus et autres grands cafés ».

Ce terrorisme est une affaire personnelle. Il rejette l'organisation. L'homme qui a lancé la bombe ne veut répondre de l'acte que devant sa conscience et il dénie à quiconque le droit de le juger car la bombe met en cause tout ce qui n'est pas son appréciation personnelle sur l'événement. Il s'agit, dit Kotliarevski, de « renoncer complètement au passé et forger un autre type de personnalité humaine » ou, avec Stirner, de rejeter l'histoire et de forger un type humain nouveau.

Alors que le terrorisme d'organisation est une tâche qui nécessite un travail artisanal, le terrorisme passionnel est un geste à la dimension infinie. Le premier est en général l'œuvre d'un ouvrier ou d'un homme de mentalité ouvrière, le second d'un intellectuel, tout au moins d'esprit sinon de fait, Emile Henry jette la bombe dans la foule, Durutti attaque le Crédit Lyonnais. Dans le premier cas la foule est visée, dans le second elle est la victime dérisoire d'une affaire qui ne la concerne pas, même si contrairement à son intérêt bien compris elle avance sur le devant de la scène pour protéger le pouvoir.

Devant ce terrorisme, la position de l'organisation révolutionnaire qui, cependant, pratique le terrorisme utilitaire est ambiguë, car elle a le sentiment profond que par ricochet le terrorisme passionnel la vise et parfois l'atteint. Elle ne le revendiquera pas même si elle prend sa défense. En tout cas elle marquera une distance entre elle et lui car le geste peut revêtir une protestation contre un monde à supprimer mais également contre la faiblesse de ceux qui s'arrogent le droit de mener à bien cette tâche. Au dernier stade de cette ambiguïté il y a le silence et l'organisation se taira. De toute façon l'acte sera jugé d'après son caractère utilitaire sans tenir compte des motivations sensorielles. A moins bien sûr que ce terrorisme lui paraisse vicié à sa base et entaché de provocation. Mais alors ce n'est plus l'acte terroriste

qui est dénoncé mais ceux qui, flics ou adversaires politiques, sont supposés employer ces méthodes par provocation pour détruire l'organisation. Et nous arrivons ainsi au dernier aspect du terrorisme, la provocation.

La provocation dans l'histoire fut d'abord un acte de gouvernement. Jeter une bombe pouvait servir de révélateur permettant de situer l'adversaire. En réalité l'histoire est riche en actes désignés par les uns ou par les autres comme des actes de provocation. Mais il faut examiner chaque cas avec précaution, car dénoncer un acte comme provocateur peut justement aller dans le sens de celui qui le commit ou fit commettre. A la fin du siècle dernier et au début de ce siècle où les luttes de tendances entre les hommes qui prétendaient libérer l'humanité étaient vives et prirent plus d'une fois un tour sanglant, il n'est pas rare de voir à tout propos et hors de propos des actions dénoncées sans grand fondement comme venant d'éléments provocateurs.

La provocation terroriste est difficile à déceler car elle est souvent de seconde main, c'est-à-dire que l'homme qui accomplit l'acte, jette la bombe, peut-être de bonne foi, mais manipulé par des forces impures. On a là l'association contre nature d'un acte terroriste utilitaire voulu par le gouvernement en faveur d'une politique de répression et accompli par un terroriste passionnel.

La réserve de l'organisation révolutionnaire envers le terrorisme passionnel s'explique justement par une peur panique de la provocation, qu'on ne peut éliminer que par un contrôle sévère de l'organisation terroriste et justement le caractère même du terrorisme passionnel rend impossible un contrôle sérieux de ceux qui s'y livrent et qui d'ailleurs se refuseraient à un tel contrôle et qui sont intimement persuadés que leur geste ne regarde en rien l'organisation qui, cependant, subira souvent les répercussions de l'acte.

A Milan après l'attentat si l'affaire reste obscure le comportement du gouvernement et de son chef de police est clair et s'inscrit dans la plus pure des traditions de la société devant le terrorisme. Une bombe a éclaté, quinze morts, cent blessés ! Une seule conclusion s'impose : ce sont les anarchistes. De l'extrême droite à l'extrême gauche la société respire. La situation économique du pays est alarmante, le déséquilibre entre le Nord industriel et le Sud agricole porte en lui deux menaces, le communisme ou le fascisme, et tous les deux s'ils ne mettent pas en cause le système basé sur les classes, les hiérarchies économiques ou sociales, mettent en cause leurs bénéficiaires et ces luttes intestines risquent de remettre en question ce qu'on nomme le « miracle » italien.

Guida, un flic dans le vent va mettre le paquet. Son « intuition » le guide. Il le clame ! On arrête immédiatement un anarchiste Giuseppe Pinelli. On le boucle, on l'interroge. Vous voyez d'ici ce que ça peut donner ! Il y a beaucoup de fumée dans la pièce, plus que de preuves car à cet instant même interrogés par Europe n° 1 les habitants du village de l'inculpé confirment son alibi. Je disais que dans la pièce il y a beaucoup de fumée, on ouvre la fenêtre par humanité peut-être, Pinelli s'approche, on le pousse ! Pardon je me trompe Pinelli se jette par la fenêtre. Guida déclare « L'alibi de Pinelli allait s'effondrer, il a avoué en se suicidant ». Guida est un salaud, le sort de Mussolini l'attend. Mais ce porc n'a pas pu combiner son crime tout seul. Il fallait un anarchiste, il se trouve que celui-ci a un alibi solide. C'est une erreur. Qui a décidé de supprimer l'erreur ? Qui a décidé de choisir un autre anarchiste ? plus en rapport avec le rôle qu'on veut lui faire jouer ? Quelle que soit la réponse à cette question l'attitude du gouvernement est traditionnelle. Personne, bien entendu, ne croit au suicide, personne ne croit à la culpabilité de Pinelli. Mais toute la société, même lorsqu'elle émettra un doute poli, pousse un soupir de soulagement, le coupable ne peut-être qu'en dehors du cercle de

la sainte famille. Et Guida, cette fripouille à « double menton, trogne de bon vivant », déclare « maintenant que les coupables sont arrêtés l'enquête sera longue ». Le tour est joué, les anarchistes en prison, le temps accomplira son œuvre. Les mois passeront avant que dans un sens ou dans un autre un verdict soit rendu dans l'indifférence générale des foules et de leurs dirigeants repris par leurs jeux politiques passionnants. Oui, le comportement des représentants de la société est clair, traditionnel. Celui de la Fédération anarchiste italienne aussi.

On peut discuter du communiqué de la Fédération anarchiste italienne, on peut penser que des termes plus heureux auraient pu être trouvés. Mais sur le fond la Fédération a raison. Elle n'est pour rien dans cette affaire, elle refuse de l'assumer. Là, elle est dans la voie traditionnelle à toute organisation anarchiste révolutionnaire qui est consciente de ses responsabilités. D'ailleurs personne ne songe à accuser la Fédération anarchiste. On parle de groupuscule en liaison avec les groupes gauchistes. Justement on n'entend pas répéter l'erreur Pinelli et on peut croire que la « joviale » bourrique de Guida n'a pas dû avoir que des compliments pour son choix d'une victime exemplaire.

Mais si la Fédération ne peut pas revendiquer le crime, ce que personne ne lui demande, elle peut exercer la règle du silence. J'ai expliqué plus haut que c'est lorsqu'à tort ou à raison l'organisation déceit dans l'acte terroriste la provocation qui n'est pas seulement une provocation policière, qu'elle rompt le silence et accuse.

Reprenons le problème à partir de la provocation élément d'efficacité policière. L'organisation anarchiste quelle que soit son importance est un milieu fermé, solitaire, solide, composé de militants qui se connaissent bien et en rapport depuis de longues années avec les milieux ouvriers, syndicaux, politiques du pays. Elle est difficilement attaquable autre part que sur sa frange. La police le sait bien. Et c'est sur cette frange qu'elle cherche et qu'elle trouve les secrets de polichinelle qui composent le dossier d'un militant à la préfecture de police. Discussions de bistrot, discussions après réunion publique, confidence plus ou moins vraie de personnages de troisième zone qui se veulent informés, voilà par recoupement la source générale d'informations qui atteignent rarement sinon jamais l'essentiel, et qui prennent en général leur source en dehors de l'organisation. Cependant les événements de ces dernières années ont modifié le problème et entre l'organisation anarchiste et les autres organisations socialistes révolutionnaires des groupes imprécis naviguent. Et c'est là qu'à Milan après l'erreur Pinelli cette putain de Guida est allée chercher ses coupables.

On sait, et nous en avons parlé dans notre revue, quels furent les problèmes que souleva dans l'organisation l'éruption en 1968. Les retombées des émeutes et des grèves ont créé en Italie comme en France un certain nombre de groupes nés des circonstances, parfois simplement à l'écart, le plus souvent en opposition ouverte avec l'organisation anarchiste. Leur composition est hétéroclite. Ce n'est pas un reproche, c'est une constatation. Éléments venus de tous les horizons politiques, éternels errants entre les divers groupes gauchistes, incapables de se fixer de façon doctrinale, ils n'ont souvent rien d'autre de commun que la revendication anarchiste. En réalité, et certains l'on dit, ce qu'ils proposent c'est le spectacle, et l'anarchie « à leur manière » justifie tout et ne propose rien de précis. Ils sont une flamme destinée à se consumer rapidement car, comme les sujets de croisement contre nature, ils ne reproduiront pas. Ils ne dureront qu'une saison qui sera une saison de fête ou le paroxysme sera roi. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on ait de ces groupes, il est certain que le passé différent de leurs membres comme leurs contradictions en font des « coupables » riches en possibilités de tout ordre. Cette charogne de Guida ne s'y est pas trompée et c'est dans un de ces

groupes italiens qui porte le nom de « groupe du 22 mars » qu'il est allé chercher le successeur du militant assassiné.

La presse a beaucoup parlé de ce groupe, des hommes qui le composent, de leurs origines disparates. Mais la presse, y compris la presse de gauche, est suspecte comme sont suspects les témoignages qu'on relève contre Pietro Valpedra. Car enfin ou Valpedra est coupable et veut nier l'attentat, alors sa démarche est proprement ahurissante car il fait tout pour attirer l'attention sur lui. Ou il est coupable et il veut attirer l'attention sur son acte par des démarches inconsidérées afin, comme les terroristes passionnels, de jouer le deuxième acte du drame devant la cour d'assises, mais alors on ne s'explique pas pourquoi il nie. En réalité le second choix du cuistre Guida semble aussi peu probant que le premier. Il sent l'improvisation. Grâce à la « haute technique » de l'information dont je parlais plus haut, la police a dans ses cartons quelques adresses dont à tout hasard elle compte se servir. Il est probable que Pietro Valpedra fut de ceux-là.

Je ne connais aucun des membres du « 22 mars » de Rome, mais je sais, parce qu'on me l'a affirmé, que Valpedra n'est pas le type du terroriste passionnel et tous ceux qui l'ont connu pensent de même. Tout est suspect dans cette affaire surtout lorsqu'on sait que d'autres bombes qui furent déposées le même jour en différents endroits firent peu de dégâts. Il semble difficile de voir dans le groupe du 22 mars de Rome, ce « centre » terroriste dont la presse nous a parlé.

Le caractère simultané du dépôt des bombes dépasse la capacité des petits groupes bavards et exaltés dont je parlais plus haut et dont le caractère le plus évident est justement l'impossibilité de se mettre d'accord sur une action autre que ces « manifs » où chacun défile en brillant ce qui lui plaît. D'autre part, on ne voit guère l'intérêt d'une provocation fasciste. Le fascisme en Italie ne semble pas avoir réuni les éléments qui permettraient une nouvelle marche sur Rome. Mais par contre on voit très bien l'intérêt d'une provocation policière dont « l'efficacité » de la bombe de Milan serait une première erreur, que la seconde erreur qui fut l'assassinat de Pinelli aggravera et dont la troisième en la personne de Valpedra pourrait valoir quelques ennuis supplémentaires au flic véreux Guida.

Car seule la police a les moyens d'agencer un « complot » qui pour paraître crédible doit avoir recours à plusieurs actes terroristes simultanés afin de justifier la présence d'un centre coordonnateur à Rome. Seuls les flics peuvent posséder un matériel susceptible d'être réglé de façon à limiter son effet. Et seule cette espèce de suffisance de toutes les polices du monde peut conduire à une erreur de « dosage » aussi tragique.

Et il semble bien que la bombe de Milan et les autres furent une provocation policière et que l'efficacité tragique de l'une d'elles fut une erreur des provocateurs de la police. Les anarchistes avaient été désignés pour endosser l'affaire. Guida « la joviale crapule », par sa précipitation à trouver des coupables successifs, a signé le crime. Guida de toute façon est un imbécile car si en 1934 le crime imputé à Van der Luppe et commis par les nazis a pu réussir, c'est grâce à un contexte international qui n'existe plus aujourd'hui.

Le problème de Guida, c'est justement le problème de la quinzième victime de cette provocation policière. Pinelli, l'homme assassiné, aujourd'hui accuse ! Mais ne nous leurrons pas. Le meurtre de Pinelli a engagé le gouvernement italien dans la voie de la répression anti-anarchiste. Pinelli reconnu officiellement innocent c'est l'aveu de la culpabilité de Guida et de ses acolytes. Alors on fera tout pour que Pinelli et les anarchistes soient coupables.

Mais si le terrorisme revêt quelques aspects que l'affaire de Milan souligne, un autre aspect doit retenir notre attention. Il ne s'agit pas des répercussions que le terrorisme peut avoir auprès des foules prêtes à se laisser embarquer dans n'importe quel guet-apens sentimental, mais auprès d'une jeunesse exaltée par la pensée révolutionnaire, qui vit un rêve de caractère noble qui très rarement se concrétise dans des solutions réalistes.

Une partie de la jeunesse des écoles pendant un temps relativement court vit de façon intense les péripéties révolutionnaires qui se déroulent à l'échelle internationale. Elle s'identifie avec les héros légendaires, Machin, Truc, Chouette, réputés là-bas, au loin, d'accomplir des miracles qui rendent ridicules les « pauvres cloches » qui, dans ce pays, avec leurs journaux minables, leurs réunions étriquées, leurs tracts à la hauteur de leurs médiocres moyens financiers, prétendent les égaler. Pour ces jeunes la pureté et l'efficacité révolutionnaires sont toujours autre part, où ils ne sont pas loin, surtout des tâches quotidiennes qu'exige la révolution ici comme là-bas d'ailleurs. Mais là-bas la distance enrobe de poésie bon marché, genre images d'Epinal mises au goût du jour dans les bandes dessinées de l'imaginaire, même l'arrachage révolutionnaire de la canne à sucre.

Ceux-là, sans se poser de questions superflues, vont être les clients passionnés de l'acte terroriste. En eux-mêmes grâce à l'imagination, ils reconstruiront l'acte comme sa justification jusqu'à atteindre dans son intensité l'émotion qui l'accompagne lorsque réellement il s'accomplit. Mais le jeu est faussé. Ils ne connaîtront jamais ce temps moyen entre les deux paroxysmes qui vide l'homme en danger de toutes substances. Ils seront ceux qui feront payer à l'organisation anarchiste, sérieuse, patiente, réaliste et en fin de compte efficiente, cette désacralisation du geste révolutionnaire qui rejette le romantisme comme le spectacle, et qui cherche à travers une accumulation d'efforts, qui en eux-mêmes ne passeront pas à la postérité, des réalisations concrètes qui seules peuvent remettre en question le rapport des forces faussées au départ.

Mais si la bombe est spectacle, le spectacle permet à l'acteur bon ou mauvais de se manifester en public. Celui-ci ne manquera pas de se pousser sur le devant de la scène pour approuver et condamner, avec cette certitude naïve que son nom ajouté à d'autres qualifieront l'acte pour l'éternité. Et sur le plateau vous retrouverez tous ceux qui sont passés dans l'organisation, qui en bien ou en mal se sont fait une réputation aussi mince soit-elle et qui à chacune des occasions majeures essayent d'un coup de reins de refaire surface. Vous y trouverez également les autres qui viennent d'autre part où la place qu'on leur faisait ne leur paraissait pas à la hauteur des mérites qu'ils s'attribuaient. Les uns et les autres seront accueillis par la presse à sensation, car ils sont rassurants en ce sens que par un côté ou par un autre ils restent à l'intérieur du cercle et que le confusionnisme qui leur tient lieu de doctrine fait espérer qu'à un moment ou à un autre ils seront récupérables.

L'organisation anarchiste quels que soient ses défauts, qu'elle se reconnaisse dans l'acte ou qu'elle le nie, est la seule alternative que la bombe exige lorsqu'elle éclate.

Les premiers comme les seconds se ressemblent par plus d'un côté ! Disons que les seconds émergent des premiers, petite monnaie de Ravachol de facultés qui remplace la bombe par le mot énorme qui provoque. Ils représentent si l'on en croit la presse à sensation de « goche » la « jeune anarchie » en face de « l'anarchie de papa ». En réalité l'équivoque de leur position permet à la presse « de goche », en justifiant « leur réalisme », de couvrir ses propres compromissions avec le pouvoir.

Ecoutons la presse de « goche » se manifester à propos de la bombe de Milan, non pas sur la bombe mais sur l'organisation anarchiste : « ces n'arnds de la vieille école avec leurs mots d'ordre d'avant le fascisme, l'aspect société secrète de leurs organisations, enfin et surtout leur âge, sont des personnages de folklore ». Qui dit ça ? Le Nouvel Observateur, journal de « goche » sans lecteurs, plusieurs fois au bord de la faillite, qui est le refuge de tous les résidus des grands partis, notables usés du socialisme qui se répandent dans les mini-partis dit de gauche et sont prêts à lâcher ce qui leur reste de vernis socialiste pour une quelconque combine électorale et qui, à côté d'un Daniel ou d'un Martinez, vont chercher l'inspiration du côté du « sauteur » du Luxembourg, le sieur Mitterrand. On croit rêver devant tant d'impudence. Cependant ils sont logiques avec eux-mêmes et ils emploient le langage susceptible de rassurer la société et de rallier autour d'eux tous les renégats venus de l'extrême gauche révolutionnaire.

La grande presse, elle aussi, essaie d'exploiter l'attentat pour déconsidérer l'anarchie. Elle le fait suivant d'autres critères qui donnent la limite de sa bonne foi. « C'est la fin de l'anarchie en Italie... ce bateleur qu'est Pietro Valpedra, il a été danseur, beatnik... C'est un individu marginal, un raté, etc... Pour l'imbécile qui écrit de telles conneries dans « L'Express » le fait d'avoir été un danseur moyen qui ne deviendra pas un premier sujet est la preuve que Valpedra est un raté. De quoi enchanter les jeunes danseurs de l'Opéra qui par centaines se contenteront de faire une carrière moyenne pour gagner leur croûte. Il est vrai qu'à ce compte ils feront encore figure de génies auprès du sieur Kahn de « L'Express » qui nous apprend que la plupart des membres du 22 Mars sont d'anciens fascistes. C'est une conversion différente de celle des anciens rédacteurs de l'Express qui eux sont sortis du « socialisme » pour devenir des nouveaux fascistes. Que ces abrutis de « l'Express » se soient ralliés « à la pureté » à « la virginité » bien connues du parti radical qui de tout temps a servi de refuge aux politiciens véreux, aux escrocs et aux renégats de tous horizons, est un symbole.

Mais l'attentat à la bombe pose le problème du terrorisme dans les temps présents et en fin de compte c'est à cette question qu'il faut répondre. Dans l'éditorial de « La Rue » que je citais au début de cet essai, nous disions « Nous ne sommes ni pour ni contre le terrorisme, nous le constatons et nous constatons qu'il est le fruit d'une situation et que ce sont en fin de compte ceux qui portent la responsabilité de cette situation qui portent en même temps la vraie responsabilité de la bombe » et nous ajoutions « les anarchistes ont eu parfois recours au terrorisme et peut-être y auront-ils encore recours non pas parce que le terrorisme est l'arme de l'anarchie mais parce que dans une conjoncture donnée le terrorisme apparaît, et pas seulement aux anarchistes mais à toutes les idéologies quelles qu'elles soient, comme la solution suprême ». Et répondre à la question sur le terrorisme, c'est justement le faire en rapport avec la conjoncture ce qui naturellement est toujours discutable car sur la conjoncture les jugements peuvent varier. Je voudrais cependant tirer quelques réflexions personnelles des événements de Milan.

Le terrorisme passionnel est toujours regrettable. Souvent aveugle, ses inconvénients semblent plus importants que ses avantages. De toute façon son caractère imprévisible empêche une organisation anarchiste sérieuse de le revendiquer. Son caractère exemplaire ne joue qu'avec le temps et la bombe de Ravachol qui exalte de nos jours une certaine jeunesse vada à son époque le mouvement anarchiste de toute substance et celui-ci ne dut sa survie qu'au refuge syndicaliste révolutionnaire.

C'est d'ailleurs différent lorsqu'il s'agit d'un terrorisme passionnel à l'intérieur du cercle de famille de la société car alors une partie importante de cette

société met tout en œuvre pour justifier ce terrorisme qui n'est pas de classe mais de clan et ces moyens sont sans aucune comparaison avec ceux que possèdent les anarchistes. Le terrorisme arabe par exemple qui reçoit la bénédiction des bons bourgeois et ne met pas en cause les hiérarchies de classes est un exemple de ce que j'avance.

Le terrorisme utilitaire est en général, mais pas toujours, œuvre d'organisation. Les limites entre ce terrorisme et la guerre révolutionnaire, l'action des maquis urbains, ou des maquis dans la nature sont très lâches. Il s'agit d'une méthode de combat pratiquée par toutes les organisations, révolutionnaires ou réactionnaires en présence. On peut bien qualifier de telles actions de terroristes, de rapines, de reprise individuelle, d'assassinats, d'acte de justice et j'en passe, on le fait non pas selon la nature de l'acte mais selon le camp auquel appartient celui qui en rend compte. C'est pure hypocrisie de qualifier la suppression d'un chef de police : Guida par exemple, d'attentat terroriste et la mort d'un militant révolutionnaire Pinelli par exemple, de mesure d'ordre. Ici également les actes ne sont plus qualifiés avec pureté à travers l'événement, mais après examen des motifs qui les ont provoqués, et dans ce domaine l'imagination de l'homme est féconde. Et tel acte supposé terroriste peut, au cours de l'histoire et suivant les opinions de celui qui l'écrit, changer plusieurs fois de qualificatif. Blanqui reste l'exemple auquel celui de Staline ne le cède en rien.

Même si cela peut paraître regrettable les anarchistes pas plus que les autres idéologies révolutionnaires ou réactionnaires ne peuvent y renoncer. Et les concessions verbales que les uns ou les autres feront à l'opinion sensibilisée pour un instant, ne changeront en rien le fond du problème.

Le terrorisme utilitaire est une arme parmi d'autres dans la stratégie révolutionnaire. Ses répercussions émotionnelles sont plus grandes que tous les autres crimes qu'engendrent les guerres. Il est vrai qu'en compensation ses victimes sont moins nombreuses et choisies avec plus de discernement. Bien sûr le meurtre, disait Camus, engendre le meurtre. Il n'existe pas de meurtrier innocent. Et justement le socialisme veut mettre fin au meurtre en supprimant le motif.

Le terrorisme, pas plus qu'une foule d'autres problèmes, ne peut relever d'un règlement particulier. Engendré par les inégalités de toutes sortes qui oppriment les êtres assujettis à une société de classes, seule la suppression des classes mettra un terme au terrorisme et à ses pudiques bâtards les bois de justice et la guerre.

M. J.